QUATRIÈME ANNÉE. — N° 146 DIX CENTIMES DU 11 AU 17 SEPTEMBRE

LE LIBERTAIRE

Journal Hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE
UN AN . . . . . 6 francs.
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50
Adresser tout ce qui concerne le journal à « M. l'Administrateur. »

ADMINISTRATION & RÉDACTION
Rue Flocon, 10, PARIS.
Bureaux ouverts tous les jours, de 5 heures à 7 heures du soir

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER
UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS . . . . . 2 —
Adresser tout ce qui concerne le journal à « M. l'Administrateur. »

HENRY-ESTERHAZY

Le soldat modèle

HENRY-ESTERHAZY
LE SOLDAT MODÈLE

La presse militariste et patriotarde nous représente le suicidé (?) Henry comme le type du soldat modèle, de l'officier irréprochable.

De Judet à Millevoye et de Rochefort à Drumont, chacun s'incline, respectueusement ému, devant le cadavre de cette « victime du devoir » et il ne serait pas surprenant qu'on réclamât sous peu les honneurs d'une statue pour ce faussaire, « une des plus pures gloires de notre vaillante armée ».

Je ne ferai pas à ces messieurs la peine de les contredire. Ils ont, présentement, d'assez vifs sujets de mécontentement pour que je les laisse à leur patriotique douleur.

C'est vrai : Henry était bien le type du soldat modèle. Sorti du rang, ayant gagné un à un tous ses galons, il n'avait pu parvenir au grade de lieutenant-colonel et être promu, à une époque aussi troublante, aux délicates fonctions de chef du bureau des renseignements au Ministère de la Guerre, qu'à la condition de réunir *les éminentes et rares qualités* qui font l'officier irréprochable.

Ces qualités, il faut être reconnaissant aux feuilles césariennes de nous les avoir fait connaître en ces quelques lignes :

Le colonel Henry était d'une intelligence et d'une instruction... plutôt médiocres. Uniquement soldat, il ne connaissait que la discipline et sa confiance en ses chefs était aveugle.

Voilà qui est clair et que, sans être aussi « soldat » que l'homme au rasoir opportun et sans être plus intelligent ni plus instruit que lui, on peut aisément comprendre.

Cela signifie que l'individu qui se rapproche le plus du pur type militaire doit être : 1° un imbécile ; 2° un ignorant ; 3° un discipliné.

⁂

Il est évident qu'un être doué d'un intellect au-dessus de la moyenne ne peut tarder à trouver profondément ineptes les exercices de la caserne et la vie des camps. Pour se faire aux niaiseries du service, aux stupidités de la discipline, il faut avoir un cerveau qui ne ressemble que de très loin à celui d'un Byron ou d'un Zola. Pour s'accomoder d'une existence cérébrale qui se trouve limitée aux « en avant arche », aux « marquez l'pas » et aux « revues d'astiquage », il faut ne faire aux aigles qu'une concurrence peu redoutable. Pour consentir avec joie à borner l'horizon de sa pensée à l'établissement d'une feuille de prêt ou à l'étude de la théorie, il n'est pas utile d'être riche en conceptions et en rêves.

Sur ce premier point : *le bon soldat n'a pas besoin d'être intelligent ; il doit être un imbécile*, nous sommes d'accord, Monsieur Millevoye.

⁂

Il est également certain qu'un cerveau cultivé serait promptement très mal à l'aise sous le képi, le casque ou le shako. Celui qui a goûté aux joies pures et nobles de l'étude, celui qui s'est désaltéré aux sources fécondes de la Science, ne peut que s'éloigner avec dégoût des recherches qui ont pour but le massacre, des livres qui ne parlent que des moyens de surprendre, d'entourer, de battre l'ennemi.

Quel besoin de connaître le rapport constant des choses, de découvrir et de formuler les lois qui régissent cet enchaînement méthodique et rigoureux des effets et des causes ; quel besoin de poursuivre la recherche obstinée des secrets de la nature, de s'intéresser au problème de la vie embellie, accrue, assainie ; quel besoin d'art, de littérature, de philosophie, de *savoir*, quand on se doit tout entier à l'organisation systématique des tueries patriotiques et glorieuses ?

Dans la giberne d'un soldat, ce serait-là bagage inutile et encombrant dont le poids allourdirait la marche de celui qui doit courir à la frontière.

Sur ce second point *le bon soldat n'a pas besoin d'être un savant ; il doit être un ignorant*, nous sommes d'accord, Monsieur Drumont.

⁂

Enfin, qui ne sait que « la discipline étant la principale force des armées », un bon soldat doit être avant tout un discipliné ?

Ah ! ici, pas de doute possible. Intelligent, instruit et bon soldat quand même, passe encore. La chose n'est pas aisée ; elle est très rare, elle est pourtant possible. Mais indiscipliné ? c'est impossible.

Et cela se conçoit. Il ferait beau voir qu'un militaire — simple soldat ou officier — s'avisât de discuter les ordres de ses chefs, qu'il eût une opinion en désaccord avec celle de ses supérieurs, qu'il se permît de critiquer les mesures d'en haut, qu'il eût assez peu le sentiment du respect et de l'obéissance qu'il doit à ceux qui commandent, pour douter de leur parole, de leur infaillibilité ? Où irions-nous, scrongnieugnieu ! si ces horreurs étaient tolérées, si cet esprit d'indépendance se généralisait, si ces tendances à l'insubordination se développaient ?

A l'armée, tout doit marcher au pas ou y être mis, tout doit être uniforme ou à l'uniforme. La *fantaisie* n'est soufferte que dans le port du col, des manchettes et des bottines dont se servent les sous-off pour jouer aux « jolis-cœurs » ou aux « Bel-Ami ». En dehors de cette tolérance — qui prouve surabondamment l'indulgence paternelle des chefs —, pas de fantaisie, pas de caprice, pas d'originalité !

Le patriotisme est une religion : les officiers représentent la caste sacerdotale ; les casernes en sont les temples ; la discipline en est le *credo* ; les revues, les défilés en sont les cérémonies. Voulez-vous des dogmes ? Voici l'honneur de l'armée, l'amour du drapeau, la grandeur de la patrie. Vous faut-il des cantiques ? Voici les marches et les pas redoublés. Vous demandez un purgatoire ? Voici la salle de police et la prison. Désirez-vous un enfer ? Voici les Conseils de guerre et Biribi. S'il vous faut un paradis, voici l'avancement, les galons, les décorations et... l'immortalité !

Sur ce troisième point : *le soldat-modèle est un homme de foi ; il doit avoir une confiance aveugle en ses chefs ; il doit être un discipliné, un obéissant. Si on lui dit : « marche », il doit marcher ; si on lui dit : « frappe », il doit frapper ; si on lui dit : « tue », il doit tuer ; si on lui dit : « fabrique des faux », il doit devenir faussaire. En dehors de cette obéissance stupide, aveugle, passive, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de bon soldat.* Sur ce troisième point, nous sommes d'accord, Monsieur Déroulède.

[illegible] ont mille fois raison de couvrir de fleurs le faussaire Henry qui fut : 1° un imbécile ; 2° un ignorant ; 3° un discipliné.

Laissons-les à leurs patriotiques regrets, nous qui ne voulons être ni des obéissants, ni des ignorants, ni des idiots.

Qu'ils gardent leur part et nous la nôtre.

⁂

Ces qualités, toutefois, ne suffisent peut-être pas. Être sans intelligence, sans instruction, sans indépendance, ce sont des qualités négatives.

Pour le soldat-modèle il y en a — peut-être — de positives. Demandez à Esterhazy.

Chevalier d'industrie et de la Légion d'honneur, troussant avec désinvolture les jupes à la dame de pique et à la dame de cœur, brutalisant le pékin, faisant casquer la famille, envoyant au bagne pour ne pas y aller, rêvant de massacres fabuleux, se soûlant de boue, de champagne et de sang, le geste cynique et l'allure martiale, la plume prompte et l'épée hardie, cet homme prodigieux possède à un degré rare les vertus qui font le parfait soudard.

Il faut des bottes gigantesques pour descendre dans cet abîme.

Le soldat modèle, l'irréprochable officier, le voilà.

Rochefort, Judet, Humbert, Vervoort, et vous tous qui « marchez » pour le panache, contemplez-le, admirez-le, adorez-le.

Ah ! que ne sommes-nous encore aux temps héroïques, aux jours glorieux !

Il aurait remplacé Cavaignac, votre Esterhazy !

SÉBASTIEN FAURE.

Aux camarades de province

De nombreuses villes ont écrit à notre collaborateur Sébastien Faure pour l'engager à venir faire des conférences sur l'affaire Dreyfus.

Faure y est tout disposé et il prend ses mesures pour se rendre au plus tôt à l'appel des camarades.

Sauf événements imprévus, de nature à le retenir à Paris, il compte entreprendre cette tournée vers le 20 septembre courant et suivre l'itinéraire suivant : Besançon, Lyon, Saint-Etienne, Marseille, Toulon, Nice, Arles, Avignon, Nîmes, Montpellier, Cette, Béziers, Narbonne, Toulouse, Agen, Bordeaux, Poitiers, Niort, Nantes, Angers, Le Mans.

Cette tournée achevée, Sébastien Faure se rendra dans le Nord.

L'affaire Dreyfus est une source inépuisable à laquelle peuvent s'alimenter nos idées et, étant donnée l'agitation, nos amis comprendront la portée considérable de ces prochaines tournées.

Nous les prions de s'assurer de suite dans chaque ville sus-indiquée la salle la plus vaste et la mieux située et d'écrire au plus tôt à Sébastien Faure, 10, rue Flocon, à Paris.

Fête intime

Nous tirons du vaillant journal l'Honneur de l'Armée, *dirigé par notre sympathique Ulhan national, l'entrefilet suivant passé inaperçu jusqu'ici :*

« *La pluie d'affectueuses condoléances à M. Cavaignac, ministre des Missionnaires, a pleinement réussi.*

« *Le menu, dressé par l'excellent cuisinier Judet, était dessiné par l'artiste* forain : CARAN D'ACHE. »

Le voici :

Potage bisques
Brisson d'écrevisses
Du **Pâté** de Clam
Verv...t aux câpres
Mouton de Boisdeffre
(découpé sur un **Billot** par M. de Pellieux, boucher-orateur)
Marinoni à l'Italienne
Salade d'expertises
Brie, **Rochefort** (de la maison Vascagat)
Eclairs à la Humbert
Café, **Cavaignac** des Charentes, liqueurs
Vins (antisémites) d'Algérie
(confisqués aux juifs par Drumont et consorts)

La soirée fut charmante. Le chef commandant fit chanter les chœurs de l'Etat-Major qui entonnèrent un hymne au journal la Patrie. *M. Bertillon, le délicat humoriste, procéda à une démonstration graphologique qui fit rire aux larmes et lança quelques bertillonnades de son cru.*

C'est ainsi qu'il proposa de faire frapper une médaille représentant Cavaignac pesant l'authenticité morale et matérielle de différents documents.

Un bal fut improvisé auquel prirent part Esterhazy et sa Payse, *l'ami Gonse et différents autres gonzes et gonzesses. Du Paly de Clam paria qu'il fabriquerait un faux en moins de temps que n'en met Cavaignac à en assurer l'authenticité. Il gagna d'une demi seconde !*

On se sépara aux cris, millevoye *répétés, de : « Vive la France aux jésuites ! »*

Des journalistes étaient présents, mais peu nombreux, car n'avaient été admis que ceux dont la veste n'était pas encore retournée. Quelques-uns furent chassés, car sachant que la mise négligée était tolérée, ils avaient eu le toupet de se coiffer d'un Panama. « Quel mal y avait-il là ? » direz-vous... Attendez ! leurs panamas étaient... militaires ! ..

Un seul incident à signaler. On avait incité certain Maire des environs de Nantes qui avait refusé l'accès de son fief communal à M. Grimaux.

Un peu indisposé, il s'écria : « Vive Zola ! ». Après lui avoir tendu le Petit Journal, *on envoya ce* Mer-cier !

G. G.

LA GANGRÈNE SOCIALE

Dans la Société actuelle où l'argent, jouant en réalité le rôle de Providence, permet de satisfaire tous les besoins (qu'ils soient physiques ou intellectuels); d'obtenir la considération et la célébrité, d'échapper aux conséquences funestes d'un crime et de s'affranchir de presque tous les maux si l'on en excepte la mort, la lutte qui résulte de cette situation doit fatalement s'exécuter au détriment des êtres les meilleurs, les plus parfaits pour tourner au profit exclusif des êtres les plus vils, les plus fourbes et les plus pervers.

C'est ce qu'exprimait avec tant de vérité le poète Boileau-Despréaux sous le tyran Louis XIV, que les professeurs de Louis-le-Grand :

L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile!
La vertu sans argent est un meuble inutile!
L'argent en honnête homme érige un scélérat!
L'argent seul au Palais peut faire un magistrat!

Qui osera dire que ces vers ne s'appliquent pas à l'actualité ?

Dans cet état de corruption universelle, les opprimés pratiquent les mêmes vices que leurs oppresseurs, avec cette différence que c'est sur une plus petite échelle et que, dans bien des cas, les vices et les crimes des prolétaires sont la conséquence forcée de leur situation ; qu'ils ne les accomplissent pas la plupart du temps à leur profit personnel mais au bénéfice exclusif de leurs exploiteurs.

Il n'est pas jusqu'aux promoteurs de réformes qui, sous le prétexte d'améliorer la situation des déshérités, ne contribuent à prolonger indéfiniment les horreurs de l'exploitation.

A l'aurore de la grande Révolution, on avait fait paraître deux gravures.

La première représentait une pyramide séparée par des plates-formes ; le roi en occupait le sommet.

La noblesse et le clergé se délassaient, au-dessous, à l'étage inférieur ; sous la noblesse et le clergé, la bourgeoisie (ou tiers-état) prenait ses aises.

Enfin, sur la base de la pyramide, se pressaient les prolétaires qui, en outre de leur gêne réciproque, avaient à supporter le poids des autres ordres.

La seconde pyramide était tronquée au sommet par suite de la suppression de la royauté.

La noblesse et le clergé, confondus avec la bourgeoisie, occupaient l'étage le plus élevé.

Pour simuler le Progrès et les Réformes, l'artiste avait hissé, à côté de ces trois ordres réunis, un assez grand nombre de prolétaires, qui participaient ainsi plus ou moins aux privilèges dont jouissaient les oppresseurs de la veille.

Quant à la masse, qui occupait toujours la base de la pyramide, elle était écrasée par les autres ordres, auxquels était venu s'ajouter le poids des parvenus ; en sorte que les infortunés de la dernière catégorie étaient littéralement aplatis contre terre et en train de rendre le dernier soupir.

Image bien probante du résultat auquel tendent toutes les réformes partielles, qui ne font qu'empirer les souffrances des vaincus de la vie au profit de quelques privilégiés!

Il convient aussi de signaler une gravure datant du siège de Paris, en 1870.

On y voit un loup qui tient entre ses pattes et reposant sur sa poitrine un agneau qu'il est sur le point de dévorer.

La bête féroce, affectant des chateries, s'écrie d'un air bonasse :

« J'aime beaucoup les faibles, les humbles, les déshérités! Soyons unis! Vive l'union républicaine! »

Cela rappelle l'anecdote de St-François-de Salles qui, surpris en train de tromper au jeu, s'écrie sans se déconcerter : « C'est pour mes pauvres! »

Quand donc comprendra-t-on qu'il n'y a qu'une solution à la question sociale: que cette solution implique toutes les autres et que pour tout être humain il s'agit de vivre libre ou de mourir?

ATOME.

DREYFUS EST INNOCENT

Les affiches annonçant la conférence de notre collaborateur Sébastien Faure sur ce sujet avaient mis en fureur les bandes de braillards et de crétins que dirigent les Drumont et les Millevoye.

Presque toutes ont été, la nuit, lacérées ou recouvertes d'inscriptions injurieuses. C'était prévu. Nous savons qu'il est interdit de penser autrement que ces gens-là.

De huit heures à minuit, les abords du théâtre Moncey ont été noirs de monde et ont présenté une animation extraordinaire. La salle étant archi-comble, les portes ont dû être fermées et plusieurs milliers de personnes ont rebroussé chemin.

Dans la salle, 2,500 auditeurs.

Pendant deux heures et demie, Faure a développé, au milieu de l'attention la plus soutenue, le sujet de sa conférence. Avec précision et simplicité, il a établi que Dreyfus n'a pas commis le crime qu'il expie et que s'il est possible d'admettre qu'il y ait simplement erreur à l'origine, il est avéré [illegible] et que de ce crime se sont rendus complices tous ceux qui, civils ou militaires, se posent en champions de l'Honneur national, de l'Armée, du Drapeau, de la Patrie.

Sa démonstration terminée, notre ami n'a pas manqué d'élargir le débat et d'en tirer des conclusions révolutionnaires.

On aurait pu craindre que celles-ci ne fussent pas accueillies par le public avec la même faveur. Il n'en a rien été. Les esprits étaient si bien préparés par l'exposé des faits et ceux-ci sont tellements éloquents que la péroraison du conférencier a soulevé les applaudissements unanimes de l'auditoire.

Inutile de dire que les Nationalistes et les Antisémites, malgré l'invitation qui leur avait été faite, se sont abstenus de toute contradiction. On avait bien fait courir le bruit que Guérin devait envoyer ses fameux « bouchers » à la conférence; mais ceux-ci n'ont sans doute pas oublié la mémorable raclée qu'ils reçurent au Tivoli Waux-Hall et ces individus estiment avec raison que toucher cent sous ou dix francs pour se faire administrer une volée, ce n'est pas suffisant.

Allons, Guérin, allons Millevoye, allons Vervoort, allons Judet, allons Rochefort, vous qui vous flattez d'avoir avec vous la population parisienne, organisez des réunions publiques. Ouvrez, comme nous, vos portes à tout le monde, convoquez vos orateurs les plus autorisés, ayez le courage de vos mensonges.

Le moment est venu de vous montrer; ne vous cachez pas.

L'ESPRIT D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Sous ce titre, *Le Siècle* publie une phrase d'Ernest Renan, extraite de la *Vie de Jésus* :

Les grandes choses dans un peuple se font d'ordinaire par la minorité... En un sens, les plus grands hommes d'une nation sont ceux qu'elle met à mort.

Nous en connaissons quelques-uns de ces *grands hommes* précités, M. Yves Guyot, qui étaient grands par le cœur, le sentiment, la dignité, l'énergie hautaine que rien ne fait faillir : Casério, Emile Henry, Etiévant, par exemple.

M. Yves Guyot a été le premier à traquer, à dénoncer « aux justes lois » (ô Reinach !) ces purs grands hommes — dreyfusisme excepté — « qu'une nation met à mort. »

La queue du dreyfusisme se trouverait-elle dans l'anarchisme ?

Ironie à part, je craindrais fort que l'impénitent M. Yves Guyot, à l'instar des melons, ne périsse par la queue.

E. J.

CONTRADICTION

L'anarchie n'est pas un parti. Chacun est libre. On l'a écrit. On le dit tous les jours.

Il s'ensuit donc qu'un anarchiste ne devrait lorsqu'il parle ou écrit ne parler ou n'écrire qu'en son nom.

Il n'est point de jour cependant que des écrivains, en des journaux anarchistes, nous racontent que les anarchistes sont braves, les anarchistes agissent ainsi... C'est le cas les anarchistes... Nous voulons .. Nous faisons... et autres formules.

Des orateurs vont le répétant dans des réunions et il n'est point de jour où des camarades, en des discussions, ne parlent au nom des anarchistes.

[illegible] contradiction flagrante, un manque absolu de logique, une *erreur* qu'une observation impartiale dissipera.

L'anarchie n'est pas un parti! et alors l'anarchiste parle en son nom, écrit en son nom. C'est un homme — tout simplement — émettant son avis, son opinion, sa pensée que chaque individualité s'assimilera selon son tempérament.

Ou l'anarchie est un parti — par conséquent un dogme — et alors parler au nom de ce dogme, écrire au nom des individus acceptant ce dogme, devient compréhensible.

Je ne vois guère à sortir de là.

Si j'émets cette contradiction, c'est que parmi nombre de camarades — surtout en province on les idées ne subissent pas autant qu'ici le choc des contradictions — j'ai constaté un sentiment de religiosité, résultat évident et inévitable d'une forme de propagande.

Le socialisme a tourné au dogme. Il produit des électeurs, des soldats, des enregimentés. On adore, on acclame, on vote.

Une idée doit produire des hommes.

GILBERT.

LACHETÉ CRUELLE

Un fait des plus odieux vient de se passer à la 2e compagnie du 4e de ligne. Ce régiment faisait, il y a quelque temps, des exercices de tir au camp de Maisons-Laffite; cela se trouvait au moment des plus fortes chaleurs. Pendant le séjour au camp, toutes les compagnies comptèrent un certain nombre de malades. Le capitaine de la 2e ne put comprendre ni admettre qu'il y eût des malades à sa compagnie, en conséquence il ordonna qu'au retour à Paris seraient de piquet, dimanches et fêtes, tous ceux qui auraient été malades au camp.

Cette abominable chose se fait et pour un temps indéterminé encore. Ils sont une quinzaine, ces pauvres diables qui, poussés par la fatigue de la dyssenterie, sont allés voir le médecin ; pour cette seule raison ils sont privés de liberté. Frapper ainsi des hommes, je dis que c'est lâche et le bon sens me pousse à dire aussi que cela crie vengeance.

MORA LOTORITE.

PAYSAGES PARLEMENTAIRES

Une nouvelle école de paysage!

A vrai dire, l'événement n'aurait qu'un intérêt fort modique pour nous qui n'aimons guère les écoles, coteries et cénacles montés à grand scandale par tels arrivistes trop pressés, si l'école dont il s'agit n'était tout à fait en dehors de l'ordinaire. Elle s'intitule — voyez un peu — l'école du paysage parlementaire, elle vient d'avoir son salon.

Son maître et unique disciple est un journaliste londonnien, M. W. Forster, lequel, rendant depuis des années un compte quotidien des séances de la Chambre des Communes, entreprend aujourd'hui de traduire sur la toile, avec des traits et des couleurs, les insipides clichés, les incolores lieux-communs, les formules inodores que rabâchent aux tribunes des parlements les solennels représentants du serein Populus, âne bâté et monté, mouton mordu et tondu, mais toujours souverain et toujours électeur !

C'est d'abord l'*Horizon politique* qui, tour à tour, s'éclaircit et s'embrunit. Puis c'est le *Soleil levant du progrès*, vue prise du haut de la charte anglaise de 1215. C'est le *Champ des conjectures*, brumes crépusculaires ; le *Terrain des hypothèses*, plan, coupe, élévation. Enfin, le *sol brûlant* de la polémique, l'*arsenal* de nos lois, le *courant* de l'opinion, le *grand jour* de la discussion...

En somme, une bonne raillerie de l'incurable nullité des bavards de parlements.

Toute l'habileté du politicien est de savoir jeter au nez des foules des poignées de ces clichés sonores et creux. Et dire que c'est là toute la politique, condamnée à user toujours des mêmes mots pour masquer le même vide de pensée!

SATURNIUS.

DOUCE IVRESSE !...

La criminologie est à la mode. Un peu boiteuse, un peu myope, elle se démène comme le diable dans un bénitier pour nous faire admirer ses prisons modèles où la cellule d'un prisonnier revient à six mille francs (le prix d'une jolie maison ouvrière !), et pour nous faire croire que les ballivernes auxquelles s'amusent les criminalistes sont des joyaux de science... Aussi ces messieurs se confondent-ils en politesses réciproques, et leurs écrits rappellent fort ces gentilles petites scènes japonaises que nous a fait connaître Pierre Loti : « Et je te salue, et tu me salues — et je te ressalue, et tu me le rends — et moi je me cogne le front par terre, et toi tu piques du nez sur le plancher... »

Lisez plutôt ce qu'écrit dans le dernier fascicule de la *Revue du Palais* M. de Fleury, en parlant du plus bavard des criminalistes, j'ai nommé M. Gabriel Tarde : « En quelques lignes brèves, qui oseraît tenter de donner une idée de l'œuvre de M. G. Tarde, de la belle unité de sa doctrine et de la souple diversité de ses aperçus, de la rare pénétration de son intelligence et de son incomparable puissance de déduction, des séductions de sa langue philosophique, de la beauté de ses images, de son esprit de finesse dans la critique, de l'éloquence de ses envolées ! » La doctrine dont il s'agit (et qui, disons-le entre parenthèses, est des plus vagues), est « éparse », nous enseigne le même panégyriste dans huit ou dix ouvrages de dimensions considérables où « l'auteur semble ne s'être astreint qu'au bon plaisir de sa somptueuse pensée et qui communiquent à la lecture cette douce ivresse intellectuelle où doit vivre l'auteur en les composant. »

Il faut avouer que M. de Fleury a une drôle de façon de comprendre l'ivresse intellectuelle, car enfin puisqu'il est en train d'étudier à grands frais de psychologie *l'âme du criminel* et qu'il tient en si haute estime les travaux de M. Tarde, il aurait du lire l'article que celui-ci a consacré dans les *Archives d'Anthropologie criminelle* (15 mai 1894), aux *crimes de haine*.

Il y aurait appris, entre autres choses intéressantes, jusqu'où peut aller la férocité barbare de messieurs les criminalistes ; il y aurait vu M. Tarde déclarer que l'explication vraie des fureurs anarchistes croissantes n'est point la *prétendue* (sic !), oppression croissante de l'ouvrier par la tyrannie bourgeoise ou capitaliste, mais la haine ; il y aurait vu ce même M. Tarde proposer de sang froid et très sérieusement de guillotiner des innocents ; il y aurait vu ce criminaliste distingué baver de rage uniquement parce que la société se bornait à punir les anarchistes « en détail, individuellement, relâchant ceux qui, tout en adhérant à la secte, n'ont encore commis ni attentat, ni apologie publique des attentats », car il trouvait cela « anormal », ce charmant homme, qui ne connaissait cependant que « sur vingt déposants de marmites ou lanceurs de bombes, il y en a un tout au plus qui aurait la férocité de poignarder par principe le premier bourgeois venu. » Il trouvait anormal que l'idée d'incriminer et d'envoyer à l'échafaud les anarchistes encore inoffensifs, au lendemain d'une explosion dont l'auteur n'est pas découvert, ne fût venue à personne, et il se chargeait de réparer ce regrettable oubli, et cela tout en nous assurant qu'il ne faut pas s'effrayer outre mesure de l'épidémie des crimes anarchistes, celle-ci étant appelée à s'éteindre d'elle-même !

Il serait vraiment difficile de voir dans cet incohérent délire de férocité « une incomparable puissance de déduction » et toutes les autres admirables qualités que serait peut-être tenté d'y trouver M. de Fleury. Accordons-lui cependant que l'auteur doit, en effet, éprouver une sorte de « douce ivresse » en écrivant de si belles choses, mais cette ivresse ne paraît fort comparable à celle où devait constamment vivre Torquemada... Au moins celui-ci ne se piquait-il pas de criminologie, se contentant d'être grand criminel !

Léon DANIEL.

A TRIANON

Boulevard Rochechouart

Le lundi, 12 septembre, à 8 h. 1/2 du soir

CONFÉRENCE

Publique & contradictoire

PAR

Sébastien FAURE

Des affiches et des prospectus feront connaître le sujet de cette conférence.

ANTISEMITISME ET REVOLUTION

« De ses propres mains la classe des possédants se déchire ; si une catégorie de possesseurs veut égoïstement se défendre, elle combat inconsciemment contre elle-même, et pour l'avènement de ses ennemis. Toute lutte intestine des détenteurs du capital ne peut qu'être utile à la révolution. En dénonçant les capitalistes juifs, les capitalistes chrétiens se dénoncent eux-mêmes, et ils contribuent à ruiner les fondements de cet état dont ils sont les plus ardents défenseurs. Ironie des choses, l'antisémitisme qui est professé surtout par les conservateurs, par ceux qui reprochent aux juifs d'avoir été les auxiliaires des Jacobins de 93, des libéraux et des révolutionnaires de ce siècle, l'antisémitisme se fait l'allié de ces mêmes révolutionnaires; M. Drumont en France, M. Pattai en Hongrie, MM. Stocker et de Backel en Allemagne œuvrent pour ces démagogues et ces révoltés qu'ils prétendent combattre. Ce mouvement, réactionnaire à l'origine, se transforme au profit de la révolution. L'antisémitisme excite la classe moyenne, le petit bourgeois, et le paysan quelquefois, contre les capitalistes juifs, mais ainsi il les rend doucement au socialisme, il les prépare à l'anarchie, les conduit à la haine de tous les capitalistes et surtout du capital. »

Ainsi s'exprime l'ami Bernard Lazare dans son beau livre, L'ANTISÉMITISME. SON HISTOIRE ET SES CAUSES.

En effet, des antisémites vont partout prêchant que la fortune accaparée par les juifs est le produit du vol, de l'usine et autres procédés du même genre, effectuée au préjudice de ceux qui produisent. Fort bien. Nous nous garderions bien d'y contredire, n'ignorant pas plus que Drumont et *tutti quanti* sur quoi repose la Société.

Mais où les antisémites s'induisent volontairement en erreur et tendent intentionnellement au peuple les traquenards les plus ignominieux, c'est lorsqu'ils prétendent que le capital, mis entre les mains de « non juifs »

N° 5

Les Mémoires d'un Forçat

Par JACQUES-ANTOINE VILA

Forçat récemment évadé de Cayenne

Le Monsjuich de l'Orapu

Le tigre Bonini

Il n'est ignoré de personne à Cayenne que cet homme implacable a commis sur la personne des détenus, *confiés* (1) à sa surveillance ou plutôt à son revolver, plus de trois cents assassinats dans l'espace de trois ans et demi.

Trois cents assassinats!

Pour ma part, dans les cent-onze journées de séjour que je fis à l'Orapu, je l'ai vu m'assassiner plusieurs de mes camarades : Moth, Trevet, Pallard, le nègre Bamboula, etc.

Une fois évadé de l'Orapu, mieux vaut pour le forçat se laisser mourir de faim ou se tuer que de se rendre ou se laisser reprendre. Car, c'est la mort certaine avec torture, torture horrible qu'aucun langage humain ne saurait décrire. Bonini dirige lui-même pour la capture une chasse cruellement organisée.

Une fois l'évadé repris — ce qui n'est jamais bien long — les arabes contremaîtres le saisissent et le ligottent jusqu'à la ceinture et de telle façon que les liens quelquefois rentrent dans les chairs.

Puis Andrau, le bourreau de l'Orapu, frappe le malheureux jusqu'à ce qu'il tombe à terre, Bonini le tenant en joue et ses chiens lui mordant les mollets. Lorsque les arabes et le bourreau sont fatigués, Bonini et Simoni, Corses tous les deux comme leur nom l'indique, attendent que le supplicié ait repris quelque force et continuent le supplice. Puis ces brutes emportent l'homme, à l'état de loque, au blockhauss où on le laisse plusieurs jours sans eau ni pain.

Bien peu sont assez résistants pour sortir du blockhauss, surnommé « l'Amphithéâtre » par les forçats de l'Orapu.

Au blockhauss les détenus meurent de faim, de soif et des horribles blessures occasionnées par les coups précités et rendent le dernier soupir au milieu des excréments. Aux fers par un pied (en l'air), et par un bras, jamais déferrés, les malheureux font tout à côté d'eux.

Dès que Bonini apprenait qu'il y avait des morts, il les faisait enlever instantanément puis faisait scier en deux un tonneau de 220 litres environ. S'il y avait deux morts, il en faisait mettre un dans chacun des troncs de cône.

On roulait le cadavre en ammonite, à la façon d'un serpentin, sans plus de considération que si c'eût été une charogne quelconque.

Un trou dans la terre et pour formalité un acte de décès dressé avec ces mots laconiques et menteurs : *Mort d'un accès pernicieux*.

Un de mes amis de détention et aussi d'évasion dernière, Moth, sujet belge, condamné par la Cour d'assises de Paris en 1891, ne pouvait suffire à sa tâche. La bonne volonté ne lui manquait pas, mais de complexion faible, malade, meurtri par les coups, obligé de marcher pieds-nus dans les chicots et dans la vase, n'en pouvant plus, il subit un soir à la rentrée une torture effroyable : chemin faisant, le tigre Bonini lui larda l'estomac de coups de bâtons à aiguille. « Avant trois jours il faut que tu crèves », persiffla le Corse. Moth, désespéré, prit un jour la fuite dans les bois. « Ah! ah! bonne affaire et bonne chasse », fit Bonini apprenant l'évasion. Et il se mit à sa recherche.

La brute était excellent tireur, aussi bon tireur de viande humaine que de gibier. Ne le trouvant pas le même soir, il se flatta de le tuer le lendemain. En effet, le lendemain le sinistre individu avait mis son projet à exécution.

« Venez voir un peu là bas, crapules! », me fit-il lorsqu'il rentra. Deux autres condamnés et moi, il nous poussa devant lui dans la brousse munis d'un brancard pour rapporter le cadavre. Après quelques instants de marche, nous rencontrâmes le corps du malheureux Moth.

Nous le sortîmes du taillis et à l'endroit désigné par Bonini, nous dûmes creuser un trou. La brute immonde y fit rouler le cadavre avec le pied, après l'avoir craché.

« Pourrai-je mettre une croix? », hasardai-je, une fois le corps recouvert de terre.

Ce n'était pas l'esprit religieux qui me poussait lorsque je fis cette demande, mais un immense sentiment de pitié, une façon d'informer le passant qu'en cet endroit reposait une créature humaine, victime de la barbarie d'un immonde bandit.

« Je t'en mettrai une à toi », me répondit-il, dans le mauvais sourire qui plissa ses lèvres.

Et en route pour l'Orapu.

Terrorisé par cet acte d'atroce sauvagerie, je décidai mon évasion — ma sixième tentative d'évasion.

Le lendemain, 16 mars 96, je fis mon travail à la hâte. Le travail consistait alors à couper les arbres, et à former un stère de bois dur et le porter à 600 mètres environ à l'endroit où on le débitait.

Mon travail fini, je trompai la surveillance des gardes et me dirigeai vers la forêt, avec l'idée fixe avant tout de porter sur la tombe de mon ami Moth la petite croix, comme souvenir dernier de notre ancienne amitié. A l'endroit où Bonini l'assassin avait fait enterrer le forçat, je posai, sur un petit tertre que je façonnai, une branche de bois dur de panacoco, et une superbe couronne de fleurs que j'allai cueillir, ça et là, au risque de la mort.

Puis je me plissai au chantier, aidai un malheureux à finir sa tâche et rentrai au pénitencier pour faire cuire, comme tous les soirs à quatre heures, les vivres

ne produirait pas les mêmes effets que présentement, mais, au contraire, nous constituerait pour tous un bien-être général ! Ici le mensonge s'infiltre ; car si, dans les mains des capitalistes juifs, la fortune est le produit du vol, il faut vraiment être antisémite — c'est-à-dire foncièrement crapule — pour oser prétendre que, entre les mains des capitalistes chrétiens, la fortune serait le produit du travail !

Du travail !... Des prolétaires, je ne dis pas non. Mais des banquiers catholiques, voyons, ne trouvez-vous que c'est aller.... un peu loin en philosophie antijuive ?

Car enfin, de deux choses l'une : ou bien le capital est le produit du vol ou bien il est celui du travail. S'il est le produit du travail, il doit être possédé par ceux qui produisent. Or, quels sont-ils, ceux qui produisent ? Sont-ce les banquiers, les rastaquouères de Bourse, et autres fripouilles au commerce louche ? Point !

Et c'est justement ce que les amoureux des principes inquisitoriaux négligent d'expliquer, et pour cause.

Mais c'est aussi ce que nous négligeons le moins. Car nous disons au prolétaire antisémite :

— La Société présente a pour base fondamentale : *le vol*. De ceux qui nous exploitent très peu sont juifs ; ce sont même parfois de très scrupuleuses gens en matière religieuse, observant rigoureusement les rites de l'Eglise. En êtes-vous moins malheureux ? En sont-ils moins voleurs ? Non, Dix et douze heures journellement vous peinez pour un salaire si infime, que vous ne parvenez qu'avec beaucoup de peine à joindre les deux bouts. Et encore, que de privations endurez-vous ! Certes, il y a parmi les juifs de grands voleurs, mais il y en a parmi les catholiques, les protestants et les athées de non moins grands.

Ce n'est donc pas aux juifs en particulier qu'il faut s'en prendre, car il en est parmi eux d'aussi malheureux que nous ; mais à tous les capitalistes en général.

Exproprier les capitalistes juifs, cela est très bien ; mais pourquoi ne pas exproprier en même temps les capitalistes chrétiens ? En n'expropriant qu'une partie de la classe capitaliste, le capital se concentrera forcément entre les mains de la partie non expropriée, mais ne disparaîtra pas. Nos exploiteurs seront peut-être moins nombreux — ce dont nous ne sommes pas bien sûrs encore — mais l'exploitation subsistera toujours et produira les mêmes effets que présentement. Car aussi longtemps que subsistera le capital, subsistera l'exploitation. Il y aura toujours des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux. Et ce sera toujours nous les pauvres, les malheureux.

Rien ne sera changé.

Dans nos Parlements vous aurez toujours une majorité servile, consommant, pour le maintien de « l'ordre », les pires méfaits. Dans notre Magistrature, nos juges condamneront par « ordre ». Dans notre Armée, des officiers commanderont le feu par « ordre ». Et cela, en dépit de toute justice, de toute équité. C'est-à-dire que, nonobstant vos aspirations, malgré vos désirs, vous serez toujours les victimes du principe d'Autorité — *sous toutes ses formes*.

Ce raisonnement, forcément succinct, des antisémites dont le nombre va *crescendo*, le reconnaissent logique — et s'en inspirent.

Ce qui fait avancer la révolution sociale d'un grand pas.

Augustin Sartoris.

PERSUASION ET INTIMIDATION

Il y a quelque temps je fus arrêté et condâit à Tarascon pour délit de chasse. Les huit jours que je passai en la sombre prison ne furent pas précisément doux pour moi. En effet, j'étais soumis au régime des anarchistes (qui est porté en marge de la feuille d'écrou), régime qui comporte, outre l'isolement, la privation du tabac.

A l'interrogatoire d'usage, devant le Procureur, si vous êtes signalé comme anarchiste voici ce qui se passe :

On vous interroge sur le délit tout juste pour la forme, et, sans que vous formuliez une plainte sur la façon dont vous êtes spécialement traité, on vous conseille, *dans votre intérêt*, d'écrire à Môsieu le sous-préfet « une lettre *correcte* (ne l'oubliez pas) et respectueuse », déclarant renoncer à suivre et propager le courant anarchiste. Moyennant cela le régime changera subitement et vous ne serez plus en butte à certaines tracasseries.

Tels sont les moyens qu'emploieront nos maîtres pour essayer d'arrêter le flot libertaire.

Jamais je n'aurais protesté dans la presse contre ces choses-là, sachant qu'elles se produisent partout lorsqu'il s'agit des propagandistes, mais il se passe des choses encore plus révoltantes.

Ne comptant guère sur la persuasion il comptent beaucoup plus sur le moyen terroriste suivant :

Tandis que dans la cour de la prison, enchaînés, vous attendez le signal du départ pour se rendre au tribunal, voici le spectacle qui vous est offert : Les gendarmes sortent leur revolver et, le canon tourné contre vous, font jouer la batterie ; ensuite ils remettent une à une les balles qu'ils avaient au préalable enlevées.

Ce moyen aussi odieux que lâche s'emploie lorsque dans la chaîne se trouve un anarchiste. Qu'on emploie tel moyen digne de César envers les propagandistes — qui eux tôt ou tard rendront coup pour coup — c'est encore admissible puisque la lutte entre les partisans de l'ignoble société qui nous affame et nous martyrise et les Révoltés qui veulent conquérir la liberté pour tous, à tout prix, est sans trêve ni merci. Mais ce qui rend cette *mesure* plus révoltante c'est qu'ils y soumettent tout citoyen convaincu d'avoir des fréquentations avec les anarchistes.

Eh bien ! si nos bourreaux croient, par de pareils actes, atteindre leur but ils se trompent du tout au tout. C'est le contraire qui se produit.

Ces procédés ne font que réveiller l'esprit de révolte chez ceux à qui on les applique.

Félix Barrême.

FAMILLE D'EXPERT

Au Ministère du Commerce, comme dans toutes les administrations, les employés font peu de besogne et, comme moins ils en font, plus le public réclame, on nomme de temps à autre de nouveaux employés pour répondre aux réclamations suscitées par la négligence de leurs collègues.

Ceci est bien la plus exacte façon d'expliquer l'augmentation anormale du nombre des fonctionnaires.

Au ministère du Commerce où j'avais *l'honneur* de fonctionner, j'étais — ayant bien compris l'inutilité des trois quarts de la paperasserie — un des plus paresseux et plutôt que d'écrire à un tas de gens des choses qui ne les amusaient pas plus qu'elles ne m'amusaient moi-même, je préférais me mettre à la fenêtre...

Parce que de ma fenêtre on *les* voyait.

D'abord les deux filles. Elles paraissaient vieilles, probablement parce qu'on sentait qu'elles n'avaient jamais aimé. On lisait sur leur visage la sécheresse de leur cœur. Elles étaient maigres, anguleuses, elles avaient la peau ridée, jaunie et parcheminée comme si elles avaient voulu prouver que les caresses d'un amant ou d'un bébé sont aussi nécessaires à la fraîcheur des joues que la rosée du ciel à la fraîcheur des lys.

En elles était réalisé le type des « Maigres Vertus » qu'a si bien chanté Glatigny. Elles étaient laides et on le regrettait parce qu'elles auraient pu être belles si elles avaient su être bonnes.

Mais elles étaient loin d'être bonnes, on savait cela parce qu'elles étaient nos collègues, employées au central télégraphique à la transmission des dépêches. Très sérieuses, elles ne permettaient à leur égard aucune de ces petites familiarités polies qui font paraître le travail moins laid et le temps moins long. Très exactes, trop exactes même, elles arrivaient à l'heure juste, relevaient de leur poste celles qu'elles remplaçaient et à l'heure sonnant, leur vacation finie, elles se levaient et partaient, tant pis si leurs collègues n'étaient pas arrivées pour les remplacer : C'était au chef à sévir contre celles qui n'arrivaient pas à l'heure. Le chef sévissait mais il notait mal les deux pimbêches, assurait-on.

Avec de pareils caractères il leur aurait fallu une grosse dot pour trouver un mari ; aussi étaient-elles restées vieilles filles.

— De ma fenêtre je voyais aussi le père. Un grand vieillard qui, de mon bureau, me paraissait décoratif, solennel et grave et qui, de près, m'a paru avoir les mêmes aspects sans plus de qualités.

Dès le matin le vieillard décoratif examinait, en caleçon — le caleçon n'était pas toujours hermétiquement clos — les fleurs d'un jardin suspendu au cinquième étage. Il semblait après cela examiner sa bonne qui, elle, ne jetait, sur le caleçon du vétéran, qu'un regard mélancolique. Dans le courant de la journée le vieux monsieur examinait des livres de comptes, des manuscrits, des écritures de toutes sortes... Nous savions tous ce que *l'ancien*, solennel et grave examinait. C'était pour tout le bureau un thème à plaisanteries.

Et je songeais bien souvent à la triste existence de ces trois êtres vivant si peu, si peu et si inutilement, qui ne voulaient pas rire parceque ce n'était pas *select*, qui ne voulaient pas aimer parceque c'est *immoral*, qui ne voulaient pas être bons parcequ'ils n'y étaient pas forcés. Et j'en voulais à ce vieillard d'avoir inculqué à ses enfants tant de sots préjugés.

J'avais tort, on n'a pas plus de préjugés dans cette famille-là que dans les autres familles de bourgeois. On sait, tout comme ailleurs, profiter des circonstances.

L'expert en écritures, M. Belhomme, car c'est de lui et de sa progéniture qu'il s'agit, vient d'obtenir d'Emile Zola, dix mille francs de dommages intérêts.

. . . . . .

Si *elles* étaient austères, *s'il* était grave et solennel ce n'était pas par préjugé mais bien parce que toute la famille savait que ces apparences d'honnêteté constituaient un capital.

Maintenant que le hasard a fait changer en or et en notoriété les marques extérieures de l'honneur familial, les demoiselles Belhomme seront peut-être plus faciles à placer.

Il est de toute évidence que si leur mariage se fait et qu'elles aient seulement la reconnaissance du ventre, M. Belhomme bercera dans neuf mois de jeunes Dreyfusards.

Julien Lavergne.

LA FOI NE S'EN VA PAS

Le clergé romain est frappé au cœur, c'est à-dire à la caisse, nous apprennent les congressistes catholiques allemands.

Les recettes du denier de St-Pierre, servant à l'entretien du pape et de son sérail masculin s'élèvent à deux millions et demi, alors que les dépenses sont de sept millions.

Aussi, les libres penseurs de la « Petite Socialiste » exultent, la foi s'en va, s'écrient-ils.

Pauvres gens aveugles ! Jamais la foi ne fut si vivace, qu'en notre époque d'électricité et de machinisme.

Certes, on ne se découvre guère, au passage des processions. Les troncs pour les pauvres .... curés, s'emplissent de moins en moins ; chacun devient sceptique à l'égard du Dieu de bonté et de charité, mais la foi patriotique a avantageusement remplacé, pour les dirigeants, la religion catholique, agonisante des coups que lui porta la science.

On se découvre sur le passage d'un chiffon flanqué d'un bâton et d'une hampe, et souventes fois, sont menacés de représailles les hérétiques, les infidèles ayant l'audace de rester coiffés devant le précieux emblème.

Ceux-là même, si sceptiques, à l'égard du dogme déiste, jettent des cris de putois, contre quiconque se permet de discuter la patrie et le militarisme. Enfin, comme aux beaux temps où le catholicisme était à son apogée, s'organisent des croisades contre les juifs et les sans-patrie, les nouveaux infidèles.

Il suffit de lire le dégoûtant *Antijuif*, pour comprendre la portée de l'antisémitisme renaissant. « Nous ne nous plaçons pas au point de vue de la religion, mais de la race », écrit à peu près Jules Guérin, et plus loin : « Nous sommes absolument déterminés à combattre le juif, même converti ».

Voilà qui est net et précis.

L'antisémitisme, au point de vue religieux n'avait guère chance de réussite.

Placé sur le terrain des races, il réveille les instincts chauvins et patriotards d'une masse enténébrée de préjugés et sert à merveille les intérêts de l'aristocratie, dont les représentants prennent place, parmi les croisés nationalistes.

Avec l'aide des croyances religieuses, les possédants d'autrefois lançaient les manants contre les juifs qui, disaient-ils, ayant une religion satanesque, s'alliaient avec les démons de l'enfer pour voler l'argent du peuple... Et populo pillait les caisses des juifs et revenait ensuite se faire pressurer par les propriétaires féodaux, ses véritables ennemis.

Avec l'aide des croyances chauvines et secondés par des auxiliaires, tels Drumont, Guérin, Rochefort les possédants d'aujourd'hui lancent les dépossédés contre les juifs — boucs émissaires — qui n'ayant pas de patrie, ont l'audace d'être plus intelligents et plus habiles que les nationaux des différents pays.

D'ailleurs, clame Drumont, harlen Guérin, Rochefort, Cassagnac, une telle race, ne peut qu'être née pour le mal ; ils ourdissent les plus noirs complots contre la France, avec l'aide de Guillaume II. Sus aux juifs !

Et populo, toujours Jacques et Grosjean, suit aveuglément ses pasteurs, sans se rendre compte que les biens qu'on veut lui faire enlever aux juifs lui seraient repris plus tard par les vrais français de France, employant les armes et procédés dont se servent les sémites qu'ils auraient fait chasser.

La renaissance de l'antisémitisme, dirigé en apparence contre les spéculateurs, en réalité contre tout ce qui, riche ou pauvre, est entachê de cosmopolitisme, est une preuve que la croyance est plus tenace que jamais au sein des foules.

La foi ne s'en va pas : elle change de direction, se transforme. Ses conséquences sont toujours aussi funestes. A nous, qu'elle menace, de la combattre en ses racines : L'être suprême, la Patrie.

Georges Paul.

L'AGITATION

ANGERS

Exploits de crapules. — L'inquisition policière redouble de férocité. Les anarchistes d'Angers et de Trélazé sont l'objet d'une surveillance odieuse dont le but est facile à deviner. On veut, soit à force de tracasseries, soit en les faisant renvoyer de leurs ateliers, obliger les camarades à déguerpir. C'est une « chasse à l'homme » révoltante.

La nuit venue, les mouchards circulent à bicyclette et, pour mieux pratiquer leur infect métier, ils voyagent sans lanterne. On les voit se glisser dans les maisons, se faufiler dans les escaliers, épier les allées et venues, coller l'oreille aux portes, suivre ceux qui sortent, interroger les voisins et les fournisseurs.

Ces crapules se lasseront de leur dégoûtante besogne avant que nous nous lassions d'être anarchistes.

L. Adago.

Un purotin écrasé à coups de revolver par deux gendarmes. — Mercredi, à trois heures du matin, les gendarmes de Crissac étaient en tournée du côté de Claison. Ils firent la rencontre d'un colporteur ayant sur le dos une malle assez lourde. Celui-ci marchait à leur rencontre. Interpellé par les gendarmes, il se sauva à travers champs, suivi de près par les deux hirondelles de potence, qui finirent par le rejoindre. « Vos papiers ? » glapirent les représentants de l'Autorité. Et comme le colporteur semblait peu disposé à répondre, les défenseurs de la Loi voulurent lui passer les menottes.

Mais notre homme ne se rendit pas sans résistance et, tirant de sa poche un couteau, le plongea à diverses reprises dans la peau de ses agresseurs.

Alors, la scène devint sauvage. Non contents de s'emparer du chemineau, les deux brutes se livrèrent sur lui aux actes les plus odieux. A coups de bottes et de crosses de revolvers, ils l'abattirent comme un chien, puis, à bout portant, déchargèrent sur lui leurs armes.

Le pauvre diable, ligotté, sanglant, presque mort, fut laissé sur place, tandis que les Pandores allaient quérir un médecin.

On mourra-t-il ? Va-t-il s'en tirer ? On n'en sait rien encore.

P. André.

---

nature : morceau de lard, ordinairement pourri, et le riz.

Mais on m'apprit en rentrant que la cuisson des vivres avait été interdite par Bonini. Il y avait eu une évasion et les camarades de la case de l'évadé, la nôtre en ce cas, étaient déclarés responsables. Suppression d'eau et de feu et défense formelle de sortir de la case, jusqu'au retour de l'évadé.

Cet évadé s'appelait Choux.

Le lendemain, Bonini part à sa recherche et reste environ 6 heures dehors. Il était environ deux heures du soir, lorsque nous vîmes revenir le bandit. Depuis 6 heures du matin, nous étions dans la forêt. A midi, on voit arriver Bonini : « Mes enfants, avez-vous bien travaillé ? » — Oui, monsieur le surveillant général, répondîmes nous, touchés par cette demande empreinte de bonté soumoise. — « En ce cas, vous mangerez du maripoury et vous tâcherez de continuer. » Sa demande et sa réponse, pour qui connaissait le sinistre individu, n'étaient pas sans nous plonger dans une perplexité indéfinissable. Nous savions que le triste Bonini était bon chasseur et que lorsqu'il tuait des singes ou des chats-tigres, il jetait quelquefois ses restes devant les cases des forçats, les restes qu'il ne pouvait ni vendre ni manger. Et en véritables « chacals », ceux-ci se précipitaient sur le tas.

A cinq heures, nous rentrâmes le cœur joyeux, croyant enfin manger un morceau de viande fraîche. Mais, ô inexprimable horreur, devant notre case, à la place des victuailles promises, un cadavre ensanglanté, les yeux torves, la langue pendante, le crâne en bouillie, la jambe ramenée sur le côté, comme désarticulée ; c'était le cadavre de notre camarade Choux, jeté là, en défi horrible à toute espèce de sentiment humain, par le macabre tueur Bonini, prometteur de macchabées.

« Allez, oust, sur deux rangs ! », commandèrent les surveillants. Une fois alignés, Bonini s'approche, railleur : « Le maripoury, ricana le gredin, c'est.... l'exemple que voici. Voyez-vous ça ? ajouta-t-il, en repoussant le cadavre du pied, eh bien ! voilà qui vous pend au cul comme un sifflet de deux sous » (*sic*).

Nous étions habitués, inutile de le dire, les forçats, à toutes espèces de souffrances, physiques et morales. Mais ce raffinement dans la cruauté, cette sinistre plaisanterie de bourreau, où l'odieux le disputait à l'infâme, nous cloua sur place. Torturés par la faim depuis le matin, déjetés par les rigueurs du travail et terrorisés par ce lugubre incident, nous rentrâmes à notre case plus morts que vifs.

Je vous le demande, ô moralistes, comment appelez-vous ça ? Ça, ce cadavre de détenu promis à la faim des co-détenus ? Ça, le Bonini sanguinaire, jouant du pied et de l'estomac avec des dépouilles respectables puisque humaines, plus respectables, à coup sûr, que ne pourra l'être la sienne de dépouille, bien au dessous, en tout, de celle de la bête la plus immonde ?

Admettons pour l'instant, MM. les magistrats, l'utilité *préservatrice* (*) des bagnes. C'est bien de cette façon que vous comprenez la moralisation ? C'est bien par ce procédé de torture hideuse, cette méthode de raffinement sanglant, monstrueuse, innomable, que vous espérez régénérer, revivifier la société ?

Ah ! vous vous dites : plus on en tuera, mieux ça vaudra. Purgeons la terre, pour notre aussi tranquille digestion, de tous ces voleurs, c'est-à-dire de tous ces malheureux, mourant de faim pendant que vous crevez d'indigestion et qui s'emparent, comme c'est leur droit naturel, eux, qui n'ont rien ou pas assez, de tout ce que vous avez *volé* de trop, vous, les vrais voleurs, voleurs contre-nature.

A chaque coup de revolver d'un garde-chiourme, à chaque coup de sabre d'abattis, à chaque torture hideuse, vous vous frottez les mains. — Et allez donc, tuez donc. Une charogne de plus ou de moins, comme dit Bonini. Et puis le coup de pied, le crachat, l'pensevillssement à la cloche « de la fièvre pernicieuse ». Et le silence. L'approbation tacite, sinon les récompenses et les approbations très chaudes aux bourreaux.

Comme c'est commode !

Mais vous aviez compté sans votre hôte, ô pourvoyeurs de bagnes. Vous avez compté sans l'homme d'énergie et de volonté que je suis. Vous avez compté aussi sans les hommes de cœur, les anarchistes dont j'ai connu les admirables amis au bagne et qui se sont fait le vaillant plaisir, contrairement aux feuilles bourgeoises, de me prêter l'hospitalité de leurs colonnes, pour vous cracher ma haine au visage, zébrer vos gueules de bandits avec toute l'indignation et la révolte des martyrisés du bagne dont je suis ici l'interprète.

Oui, vous aviez compté sur le silence. Et je parle. Ah ! Messieurs les Bonini petits et grands, surtout les grands, les responsables, les grands coupables, si vous saviez ce que j'en ai gros sur le cœur, de rancune vengeresse !

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je me contenterai de vous répéter, en passant, pour votre gouverne, la phrase du tigre Bonini :

« Ça vous pend au cul comme un sifflet de deux sous ».

Vous ? — Qui ça : Vous ? — Bonini ? — Ah ! que non pas. Bonini est maintenant tranquillement retraité, mangeant en Corse des châtaignes et vivant de ses économies — sur l'ordinaire du bagne — *de la croix* et aucunement de ses remords. Je connais son maquis, mais je ne le dérangerai point, n'ayez crainte ; quelque sanguinaire, quelque hideux qu'ait été son rôle de surveillant à Cayenne, cette brute est un comparse.

Et ce serait injuste dans ma justice de *justicier* si j'allais, tout à coup, ravir cet intègre magistrat, aujourd'hui juge de paix, à l'estime et à la vénération de ses concitoyens.

Il y a mieux à faire. C'est au grand coupable que je demanderai des comptes, pour toutes les victimes, des assommades et des assassinats commis dans l'immonde abattoir de Cayenne.

A bon entendeur....

(*A suivre*). Jacques-Antoine Vila.

BORDEAUX

A la Société française des fûts cylindriques de la Gironde. Egoïsme patronal. — D'aucuns, des naïfs indubitablement, disent avec la conviction de l'ignorance les énormités suivantes : « S'il n'y avait pas des riches les pauvres crèveraient de faim, car les riches font travailler les pauvres !... »

Que de fois entendîmes nous ces phénomènales inconséquences, soit dans les bureaux, soit dans les ateliers, soit sur les quais, soit aux banquets, soit aux cafés-concerts, soit à l'heure où les *sans-travail*, après avoir frappé à toutes les portes, se reposent, leurs pérégrinations ayant pris fin momentanément.

Sans les voleurs bourgeois les prolétaires mourraient d'inanition ! Vraiment ?

Un manœuvre au service de *Danflou et Cie*, directeurs apparents de la « Société française des fûts cylindriques de la Gironde », pense le contraire depuis quelques jours. Une machine qu'il manœuvrait lui a coupé net trois doigts de la main gauche, si nous nous rappelons bien.

M. Danflou qui, entre nous soit dit, est énorme comme un éléphant, et pour déambuler recourt à une voiture à pétrole, est très embêté par cet accident. Non qu'il prenne part au malheur ayant frappé son esclave, mais parce qu'il a rudement envie de ne lui attribuer nulle indemnité ou nulle rente.

M. Danflou possède ou ses commanditaires possèdent une fortune considérable. Parions que l'ouvrier estropié n'aura pas un sou pour panser sa triple blessure.

Que la chair à turbin se décompose de misère ou de chagrin, les capitalistes s'en gaussent.

La victime de M. Danflou, si celui-ci l'envoie au diable, n'aura qu'une ressource : — Contempler tristement ses trois doigts, qu'il a recueillis avec un intérêt compréhensible.

M. Danflou passe sa vie de parasite à injurier les anarchistes avec une lourdeur de béotien se croyant aussi spirituel, aussi piquant que Voltaire dans sa Correspondance ou le Dictionnaire philosophique.

M. Danflou, malheureusement, est inférieur à ses fûts.

Deux matelots anglais déserteurs. La vie des marins. — Deux bons fils de la prétendue perfide Albion (vieux style), désertèrent un beau jour, dégoûtés de la vie qu'ils étaient obligés de mener à bord, sous les perpétuelles engueulades du capitaine et les grossièretés du second, plus épineux que le capitaine lui-même.

Pendant huit jours nous les avons vus pénétrer, en se dissimulant soigneusement, en un navire de leur nationalité où des camarades, en rognant leur part de frichti, les accueillaient à leur table.

Une demi-heure après leur escalade (c'était une prise d'assaut, ils grimpaient à un câble fixant le pont mobile où les ouvriers reçoivent les marchandises), ils descendaient vivement pour faire de même à chaque repas.

Chaque fois tous deux nous disaient en souriant d'aise, les yeux brillants de contentement.

« *Mangé ! Mangé !* » et se frottaient le ventre.

Pauvres diables, nous ignorons si la gendarmerie maritime, sur l'ordre de leur capitaine, les a appréhendés au collet pour les livrer à leur juridiction.

Matelots, marsouins ! gabiers de tous pays, pour un morceau de pain et en échange de votre liberté, *embarquez donc* pour engraisser armateurs et négociants ; exposez-vous aux colères océanniennes, aux tempêtes du Pacifique ; que les coups de mer vous submergent, les sautes de vent vous expédient à l'abîme où trône le variable Neptune. Les accapareurs dont vous aurez transporté les richesses se moqueront de vous si vous persistez à vivre cette vie sans protester, et vous mettront aux fers ou vous emprisonneront sans remords.

Groupez-vous donc non pour les malsaines stupidités de la politique, mais pour la discussion de vos intérêts et la conquête intégrale de votre indépendance, en dehors de toute autorité. Sur mer comme sur terre, plus de maîtres.

Matelots, les anarchistes sont vos amis.

Voleur ou brave homme ? — Points de vue différents. — M. P..., manœuvre, sa femme, sa fille et son gendre, ce dernier se mourant de la tuberculose pulmonaire, ayant trois personnes et lui-même à nourrir avec un salaire — intermittent — de trois francs, en un jour de froidure, prend au tas un piquet, un poteau de mine aux docks. Un policier l'arrête triomphalement.

P..., une vraie pâte, a été condamné à un mois de prison par le tribunal de police correctionnelle.

Résultat : P... ne peut voir même sous la forme picturale mouchards, magistrats et bourgeois.

Tant il est vrai que quiconque a semé la discorde récolte le bouleversement.

Dirigeants, vous ne savez ce que vous faites.

Antoine Antignac.

BRUXELLES

Un prêtre, amateur de terre glaise, assassiné par un clerc. — L'abbé Charles Loyer, âgé de soixante dix ans, domicilié en Belgique depuis plusieurs années, et admis à dire *chaque jour sa messe* à l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg, habitait rue Boden-brœck, 38. Son neveu étant en voyage, il demanda à Constant Matho, âgé de 18 ans, demeurant impasse Borgendael, 5, de se rendre tous les soirs chez lui. Dans la nuit, Mathot a déchargé cinq cartouches d'un revolver de gros calibre sur le prêtre. Il s'est constitué prisonnier, et voici qu'elles furent ses paroles au juge d'instruction :

« J'ai voulu me défendre contre ses obsessions et il voulut même à un moment donné m'*empoigner*. J'avais signalé la conduite de l'abbé au curé de la paroisse, et c'est parce que, exaspéré je faisais connaître au prêtre mon intention de tout dévoiler qu'il devint menaçant, c'est alors que j'ai tiré sur l'abbé à bout portant. Je portais cette arme depuis le lendemain de mon entrée chez lui, parce que, *dès le premier soir, l'abbé avait tenté de se livrer sur moi à des actes immoraux.* » Il est à noter que Mathot est intelligent, doué d'une certaine instruction et clerc à l'église St-Jacques-sur-Caudenberg.

Les journaux cléricaux avouent aujourd'hui l'ignoble conduite de cet infâme personnage. Que de réflexions nous suggère cet attentat.

D'une part nous constatons que le curé avait été mis au courant de la débauche de cet ensoutané, et ne l'a pas empêché de consacrer le pur des purs tous les matins. Par conséquent silence coupable du curé.

D'autre part nous sommes en présence d'un cathclique, d'un clerc violant la loi de bonté et d'humanité dictée par le Christ : « Tu ne tueras pas ». Il résulte de ces considérations que les pères et mères de famille ne doivent pas abandonner leurs enfants à de pareils monstres ; que ces religieux n'ayant aucune occupation ; vivant dans un lamentable état de paresse tuent le temps en travaillant sur le dos d'autrui ?

Travaillez, prenez de la peine... — A St-Gilles, 237, chaussée de Charleroi, habitait une personne âgée, malade, probablement aussi gâteuse que Rochefort, avait été entourée, elle n'a jamais su comment, des soins (?) d'une nuée de sœurs de charité (?)

On ne saura jamais comment ces sœurs ont agi, mais grâce à leurs soins diligents, la vieille personne a rendu l'âme. Hier en passant devant la maison portant le numéro 237, mes regards furent étrangement attirés par une éblouissante plaque de cuivre sur laquelle je lus avec épouvante : « Chapelle des sœurs sacramentines, saluts, messes ». Sacré matin ! me disais-je. Comment se sont elles mises en possession du plus bel immeuble de la chaussée de Charleroi. Mystère.

Plusieurs questions se succédèrent successivement dans mon cerveau, mais aucune raison, aucune réponse me forçaient à croire que cette fortune avait été acquise légitimement par *le fruit de leur travail.*

Au numéro 119, furtivement le soir on voit errer des frocaillons, appelés Barnabites réguliers de St-Paul.

N'oubliez pas que St-Paul était un grand noceur devant l'Eternel, et qu'il retrouva sa fortune céleste (?) sur le chemin de Damas. Ces disciples noceurs enragés, ils en portent les stigmates sur leurs corps flétris, sur leurs hideuses faces, retrouvèrent leur fortune sur l'avenue Brugmann, 119. En effet, depuis à peine un an et demi qu'ils y sont établis, ceux, qui étaient arrivés sans argent ôn ne sait d'où, ont récolté plus de 300,000 francs et des propriétés en quêtant à droite et à gauche.

Encore une fois, il n'est pas oiseux de le répéter, les barnabites ne travaillent pas manuellement ni intellectuellement. Mais cependant ils soutiennent qu'ils travaillent. Mais quel travail alors ? On le devine. Ah les répugnants.

La morale que nous devons en tirer, est que tous ces ensoutanés, pêchent le labeur, les privations, la continence et qu'ils nous prouvent effrontément qu'ils ne travaillent pas, qu'ils regorgent de tout, et que les plus gentilles et les plus pures vierges sont des fruits succulents et qu'ils s'entendent à les savourer.

L'affaire Dreyfus. — Elle fait un bruit énorme, ici, on y organise des conférences pour y faire éclater la vérité. Puisse la lumière écarquiller les yeux aux malheureux ignorants et régénérer les camarades français.

Un nouvel Etiécant. — Les frères Willens ne passeront pas aux assises, mais bien en correctionnelle. Ils seront défendus par des camarades. Quant aux autres instructions, jusqu'à cette heure elles n'ont pas eu de suite, une des personnes interrogées ayant désigné des *hauts dignitaires* et *des policiers comme ayant des relations anarchistes.* Cette révélation a fait réfléchir le juge d'instruction.

L. Marcel.

LE HAVRE

Roussins rossés. — Lundi dernier, deux matelots étant venus écouter quelques camarades, chez un débitant de la rue du Grand-Croissant, il va sans dire que les flicards les voyaient d'un mauvais œil.

En sortant, sous un prétexte futile, ils furent invités à aller au poste du quart d'œil.

Les pauvres flicards n'avaient pas fini leur chapelet que les deux matelots qui ont des biceps et des sympathies pour nos idées leur sautèrent sur le poil, et rossèrent nos deux roussins. Et le populo d'applaudir !

Un brigadier arriva ; mais craignant le même sort, il s'esquiva et court encore.

Courage, compagnons ; ne manquons pas la racaille, car elle ne nous manque pas.

LYON

Nos bons juges. — A Givors, habitaient, il y a quelque temps, une femme et son fils âgés d'une quinzaine d'années. Tous deux travaillaient, mais les exploiteurs ne payent que très peu : juste de quoi alimenter la machine humaine, la sueur et le sang des malheureux êtres que notre société condamne à l'esclavage.

Dans un cerveau d'enfant il y a une logique qui étonne les hommes faits, mais le raisonnement chez lui n'existe pas encore. Voir, devant soi, des gens qui possèdent tout, gaspillent tout, et lui, pauvre hère, ne rien voir..... c'est troublant !

Un jour, l'enfant rentre dans un bureau de tabacs et s'empare d'un paquet de cigarettes (30 centimes) Huit jours après, dans une épicerie, profitant de l'absence momentanée de l'épicier, il s'adjuge la somme de 90 centimes, renfermée dans un tiroir. Avec ça il put goûter aux friandises dont d'autres enfants de son âge sont déjà repus.

A la même épicerie, deux jours après, il prend encore une boîte bonbonnière de la valeur de 1 fr. 50. Pris en flagrant délit, il est arrêté et conduit au Dépôt. Là, on le laisse croupir un long mois en prévention en attendant sa comparution en correctionnelle.

A l'audience, malgré les bons certificats que possédait le malheureux garçon, constatant que, depuis que la nature lui avait donné des forces, il travaillait régulièrement ; malgré les instances de son frère aîné qui le réclame avec énergie ; enfin, malgré les pleurs de la pauvre mère qui se désole et émeut toute l'assistance par son désespoir navrant, les magistrats, dans leur férocité — résultat de leur carrière — et leur haine barbare pour les pauvres, condamnent la victime de notre société maratre à être détenue dans une maison de correction jusqu'à l'âge de 20 ans. Autrement dit : cinq ans de prison.

Pour avoir volé, en tout, la somme de 2 fr. 70, voilà la punition.

C'est là de la vraie justice, administrée « en mon âme et conscience... » ou je ne m'y connais pas.

Félix Barrême.

MARSEILLE

Samedi soir, 2 septembre, les libertaires se sont réunis salle de l'Alhambra. Le camarade Jahn, avait annoncé une conférence sur « La fin du militarisme ». Cent cinquante personnes assistaient à la réunion.

Dès le début, le citoyen Fréjeac, un membre du parti socialiste, se présente à la tribune, s'excusant de prendre la parole avant l'orateur mais alléguant la nécessité de quitter au plus tôt la réunion pour se rendre à son travail.

La parole lui ayant été accordée, il commença de faire part à l'assistance — tout en la prévenant qu'il n'aimait pas parler de lui — de ses qualités, de son titre d'ancien soldat de la Commune, etc., etc. Le public s'impatientant de ces longueurs, il termina enfin exprimant son désir de voir cesser les dissensions qui existent entre les différentes écoles socialistes révolutionnaires pour former une union contre l'ennemi commun : la bourgeoisie capitaliste.

Jahn prit la parole et fit l'historique du militarisme, puis il donna lecture d'un spirituel article paru dernièrement dans les *Temps Nouveaux* sur la psychologie des tueurs. Abordant enfin la critique de la proposition de désarmement faite par le tzar, proposition qui lui valut de la part de la presse bourgeoise les qualificatifs « d'humanitaire », « d'homme de cœur », etc., il retraça les longues souffrances, les tortures sans nom infligées aux révolutionnaires, aux suspects même envoyés aux bagnes de Sibérie et il démontra combien peu le souci du bonheur de l'humanité pouvait avoir de part dans une telle proposition du tortionnaire notre illustre allié.

Quelques contradicteurs socialistes, sans attaquer les paroles du conférencier, amenèrent la discussion sur le terrain du suffrage universel et du collectivisme. Le camarade Chomel répondit en termes qui, à plusieurs reprises, soulevèrent les applaudissements de l'auditoire.

Un camarade démontra enfin combien au point de vue social comme au point de vue de la manifestation d'une idée quelconque est supérieur au politicien enchaîné par les nécessités de son milieu, de son mandat, de son avenir dans le parlementarisme, l'écrivain ou le scientifique agissant seul, sans comité, libre entièrement de ses actes, acceptant seul la responsabilité de leurs conséquences.

La réunion a été intéressante et les orateurs libertaires n'ont eu qu'à se féliciter des sympathies qu'ils ont rencontrées, dans le public.

NIMES

Un camarade ayant en sa possession une des affiches destinées à annoncer la conférence de Sébastien Faure au théâtre Moncey, jugea à propos de la placarder en ville.

Ce fut, dans le clan des esterhaziens nimois, un déchaînement inouï de fureurs. Et leur infect canard vomit, le lendemain, des injures contre Faure et les anarchistes.

Quelques-uns de ces derniers ne rendirent dans les bureaux de rédaction du journal en question et demandèrent le nom du rédacteur qui avait écrit l'entrefilet insultant.

Devant le refus qu'opposa à cette demande le directeur du journal, les compagnons tombèrent à bras raccourcis sur les plumitifs.

Mais un garçon de bureau quelconque était allé quérir la force armée qui, aidée des gens de la boîte, arrêta nos amis.

Journalistes et mouchards sont de mèche. Nous le savions. Mais que penser de ces individus qui injurient et qui, lorsqu'on va leur demander des explications, se dérobent et vous mettent en présence de leurs amis les policiers.

A la prochaine, Messieurs !

REIMS

Mœurs militaires. — Le scandale suscité par nos sous-officiers du 14e dragons va sans cesse grossissant ; tout le monde lance son mot, son apostrophe à l'égard de ces prétendus civilisateurs et les moins cruelles ne sont certes pas les prostituées qui se plaignent avec juste raison de la concurrence désastreuse qui leur serait faite si nos villes, mettant dans leurs mœurs l'exemple qui leur est donné, devenaient de secondes Sodome.

Le métier devient de plus en plus pénible, disent-elles, par suite du nombre grandissant tous les jours des sœurs qui, comme nous, n'endurant à l'atelier que chômage, privations et misère ont préféré vendre à vil prix leur jeunesse, leur beauté, leur santé ! Nous ne voulons pas, clament-elles, que cette vermine militaire nous prenne notre clientèle et puisque le colonel n'a cassé les quatre sous-off que « parce qu'ils n'avaient pu faire cesser le bruit qui se faisait sur leurs noms » ce qui semble dire qu'il approuve l'acte, nous sommes décidés de combattre la gradaille avec tous les moyens qui sont en notre possession !

« Oui, *au fumier* ! » disait la plus révoltée d'entre elles et si un jour l'inévitable syphilis vient gâter mon sang, j'irai aux portes des casernes leur communiquer cette cruelle maladie qui hâtera leur décomposition, ce sera ma vengeance, à moi.

Autant pour arrêter le flot de ses colères que pour protester contre la pédérastie, quatre officiers — toujours des dragons — résolurent de prouver publiquement leur préférence pour les charmes du beau sexe ; c'est ainsi que, accompagnés d'une demi-douzaine de vendeuses d'amour, ils partirent dans la direction du bois de Germaine situé à quelques kilomètres de Reims et là, au milieu d'une clairière, après un copieux dîner ils aidèrent leurs compagnes à prendre le costume de notre mère Eve afin d'être plus aptes à accomplir les exercices auxquels elles devaient être soumises. Les divers tableaux exécutés en ce lieu eurent comme spectateurs quelques bons bourgeois indignés qui se hâtèrent de soumettre la chose à l'opinion publique. Le but étaient atteint : on savait que tous les officiers n'étaient pas pédérastes et pouvaient également se passer de violer des filles de 7 ans comme l'a fait un maréchal des logis du camp de Châlons.

Par cette action, nos braves (!) officiers ont peut-être contenté une fraction des habitants de Reims : celle citée ci-dessus ; mais, il en reste une autre plus importante : celle de tous les contribuables qui commencent à trouver peu logique d'être saignés à blanc par l'impôt qui entretient de si tristes individus destinés à les saigner véritablement demain dans une boucherie organisée par un de Pellieux.

Cette fraction ne demande pas seulement le changement de garnison, elle veut la disparition totale de l'armée, car elle sait que celle-ci n'a toujours donné que des habitudes criminelles.

J. Bourguer.

COMMUNICATIONS

Paris.

Le groupe la « Jeunesse révolutionnaire internationaliste communiste du XIIe arrondissement » se réunit tous les lundis soir en son local, 14, boulevard de Reuilly.

Causerie par un camarade.

Banlieue.

St-Denis. — Réunion publique contradictoire, samedi 10 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Alexis, route d'Aubervilliers.

Ordre du jour : Les crimes du militarisme. Le désarmement.

Orateurs : Prost, Langlois, Perron, etc.

Entrée, 20 centimes pour les frais.

Ivry. — Les libertaires se réunissent tous les samedis à 8 heures 1/2, au local convenu. Causeries par divers camarades. Pour la salle, s'adresser à Georges Paul, 10, rue Hoche (Petit-Ivry).

Province.

Reims. — Samedi 10 septembre, soirée familiale, café St Maurice, rue Barbatre.

Marseille. — Dimanche 11 septembre, à 3 heures, salle du *Fortin*, à Montredon, conférence publique et contradictoire par les compagnons *Jahn* et *Chaumel*.

Sujets traités : 1° L'affaire Dreyfus ; 2° le désarmement général.

Les camarades sont priés de s'y rendre en plus grand nombre possible et d'être exacts pour l'heure indiquée.

Lille. — Samedi, 10 septembre, à 8 h. 1/4 du soir, salle du Casino Lillois (ancienne Scala), conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr. Sujet traité : L'innocence de Dreyfus.

Roubaix. — Salle Lepers, place Vadaud, dimanche 11 septembre, à 8 heures du soir, conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr.

Fives. — Lundi, 13 septembre, à 8 h. 1/4 du soir, conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr.

ÉCOLE LIBERTAIRE

Notre petite colonie scolaire est rentrée à Paris.

Nos enfants sont arrivés, mercredi matin, tous frais et gaillards.

Nous consacrerons ultérieurement une étude impartiale à « la psychologie de l'effort » et nous nous efforcerons d'en dégager la conclusion qui s'impose pour le mieux-être et le succès définitif.

SOUSCRIPTION

Ecole Libertaire, reçu par Ardouin :	
Quête hebdomadaire d'un atelier.....	3 50
Quête entre camarades au départ des vacances de l'école	8 »
Un camarade pour dégrever des frais des vacances.....	20 »
Quête hebdomadaire d'un atelier (Marseuil).....	3 »
Groupe libertaire de Mompenti.....	10 »
Une amie.....	3 »
Quête hebdomadaire d'un atelier.....	3 50
Un camarade	2 »
Bouret père.....	1 »
Bouret fils.....	2 »
En tout.....	56 »

PETITE CORRESPONDANCE

C. à Pompignan. — Si nous avons supprimé l'envoi du journal, c'est que nous n'avons pas reçu ce que vous mentionnez dans votre lettre. A l'avenir, envoyez timbres ou mandats ordinaires « le service vous sera fait. »

Bordeaux. — Les journaux libertaires sont en vente chez Mme Rolland, rue Notre-Dame, 104, et chez Sicard Pallange, 23, rue Cheverus, l'une et l'autre portent à domicile.

Reims. — Bourguer est prié de nous donner son adresse de suite, nous avons une lettre reçue pour lui, à lui faire parvenir.

Georges Paul. — Tu devrais bien à l'avenir t'assurer du poids de tes lettres, avant de les mettre à la poste, tu éviternais de cette façon de nous faire payer 0 fr. 30 centimes, que les autres camarades prennent note d'en faire autant.

Marestan, Marseille. — L'Ecole libertaire pourra, avec d'excellentes raisons de meilleur devenir se passer du concours annoncé. Ne pouvons désormais insérer les invites de réunions pour des conférences qui ne peuvent être que maladives et surtout moralement infructueuses. Nous sortons d'en prendre.

Ferrero. Jean. — Indique-nous une adresse (poste restante, par exemple), à laquelle nous t'enverrons les renseignements que tu nous demandes. Nous ne pouvons te les faire parvenir par la voie du journal.

M. Murray, Cette. — Outre que le fait signalé est de minime importance, nous estimons qu'il n'y a pas lieu de faire un crime au policier en question de mettre à contribution les invités de la municipalité. Que les voleurs se volent entre eux, nous n'y voyons aucun mal ; et s'il n'y avait que cela à reprocher aux argousins !...

C. G., à Paris. — La campagne que je fis en faveur de la révision du procès Dreyfus m'est toute personnelle. Je n'engage que moi et je n'ai ni le désir, ni le pouvoir d'obliger qui que ce soit à me suivre. Je suis convaincu que Dreyfus est innocent et que d'autres crimes ont été commis par l'Etat-Major et la haute approbation des chefs de l'Armée avec la complicité des pouvoirs publics. La poursuivant la révision publique et complète du procès de 1894, j'ai le secret espoir que ces crimes dévoilés jetteront sur nos dirigeants civils et militaires un discrédit tel que la connaissance de ces infamies ouvrira bien des yeux.

S'il m'était possible de choisir entre la délivrance d'un des nôtres et celle de Dreyfus, n'hésiterais pas un instant. Mais ce n'est pas moi qui détermine les événements et il n'est pas en mon pouvoir d'amener l'opinion publique à se passionner pour le cas d'un des « siens » comme elle se passionne pour cette affaire.

Au surplus, celle-ci terminée, il nous sera beaucoup plus facile d'intéresser au sort de nos amis ceux qui font campagne actuellement pour le déporté de l'île du Diable.

Nous verrons alors quelle attitude ils prendront.

Enfin, j'entends rester absolument maître de faire ce qui me convient. Si je me suis, depuis des années, soustrait au joug des bourgeois, ce n'est pas pour faire la sottise de me placer sous la dépendance des « camarades ». Je ne demande de comptes à personne et je prétends n'avoir à en rendre à personne.

J'ai la satisfaction de pouvoir dire que je défie l'anarchiste le plus pointilleux de trouver sous ma plume ou dans mes discours un seul mot, une phrase qui soit en désaccord avec les convictions qui m'animent.

Cela me suffit. S'il y a des mécontents qu'ils fassent mieux : je m'en réjouirai bien sincèrement.

S. F.

L'imprimeur-gérant :
Louis Matha, 10, rue Flocon, Paris